

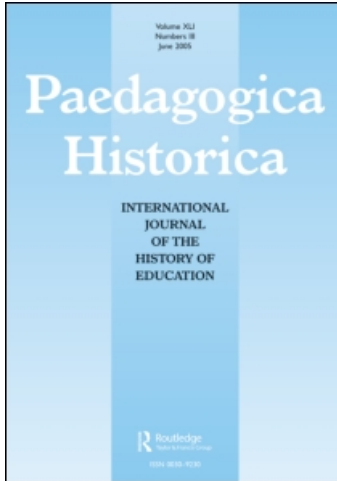
This article was downloaded by: *[Bibliothèque cantonale et universitaire - Fribourg]*

On: 4 February 2011

Access details: *Access Details: [subscription number 788627695]*

Publisher *Routledge*

Informa Ltd Registered in England and Wales Registered Number: 1072954 Registered office: Mortimer House, 37-41 Mortimer Street, London W1T 3JH, UK



Paedagogica Historica

Publication details, including instructions for authors and subscription information:

<http://www.informaworld.com/smpp/title~content=t713441262>

Des nourrices grecques à Rome?

Véronique Dasen^a

^a Séminaire d'archéologie classique, rue Pierre-Aeby 16, CH-1700, Fribourg, Switzerland

Online publication date: 13 December 2010

To cite this Article Dasen, Véronique(2010) 'Des nourrices grecques à Rome?', *Paedagogica Historica*, 46: 6, 699 — 713

To link to this Article: DOI: 10.1080/00309230.2010.526330

URL: <http://dx.doi.org/10.1080/00309230.2010.526330>

PLEASE SCROLL DOWN FOR ARTICLE

Full terms and conditions of use: <http://www.informaworld.com/terms-and-conditions-of-access.pdf>

This article may be used for research, teaching and private study purposes. Any substantial or systematic reproduction, re-distribution, re-selling, loan or sub-licensing, systematic supply or distribution in any form to anyone is expressly forbidden.

The publisher does not give any warranty express or implied or make any representation that the contents will be complete or accurate or up to date. The accuracy of any instructions, formulae and drug doses should be independently verified with primary sources. The publisher shall not be liable for any loss, actions, claims, proceedings, demand or costs or damages whatsoever or howsoever caused arising directly or indirectly in connection with or arising out of the use of this material.

Des nourrices grecques à Rome?

Véronique Dasen*

Séminaire d'archéologie classique, rue Pierre-Aeby 16, CH-1700, Fribourg, Switzerland

In Roman society, parents often entrusted their newborn to a wet nurse, usually a slave or a lower-class freeborn woman, who normally lived with them. It was advised to choose with care the right person, as milk is not a neutral bodily substance but transmits many properties, physical and moral. Soranus devotes an entire chapter to the meticulous inspection of the nurse's milk and temper. The nurse's character must be checked as thoroughly as her physical health. The mind of the newborn, compared with wax, is from the start and forever impressed positively or negatively. Mnesitheus and others even advise choosing a woman resembling physically the mother, or a handsome person; Favorinus and others reject violently the recourse to wet nursing as immoral; submitting the child to the pernicious influence of a foreign non-kin person implies the destruction of family ties. Wet nurses had to follow a specific diet and to accept giving up their sexual life, which would corrupt the milk in case of a new pregnancy. Roman upper-class families attributed different qualities to nurses according to their ethnic origin: Egyptians were allegedly fond of children, Thracians robust and devoted, Spartans tough. The best were the Greeks, because they would teach Greek language – and culture – to their nurslings. The nurse's social function was extensive. Her role did not stop at the weaning period. Much evidence shows that she was a lifelong companion. In positive circumstances, she could construct non-kin relationships and became, through connections not of blood but of milk, a member of an extended family. Funerary inscriptions and literary sources show that some nurses were rewarded by freedom. Breast-feeding also created milk-ties between the nurslings, who could gain social elevation thanks to this bonding.

Keywords: child-care; nurse; wet-nurse; nutrix; nursling; milk; swaddling; education; medicine; elite families; slave; manumission

Introduction

Dans la société romaine de la fin de l'époque républicaine et du Haut-Empire (200 av. J.-C.–200 apr. J.-C.), des familles de différents milieux ont eu régulièrement recours à des nourrices, en grande majorité des esclaves ou des affranchies, pour s'occuper de leurs enfants. Cette délégation du rôle nourricier à des tiers non apparentés, de statut inférieur, entraîne de nombreuses questions: sur les critères qui présidaient au choix de ces femmes, sur les compétences que l'on souhaitait qu'elles développent chez l'enfant, sur la fréquence et la durée de cette pratique, enfin sur ses implications sociales.

Les représentations collectives qui ont présidé au choix d'une nourrice peuvent être appréhendées par le biais de différentes sources. Aux discours des moralistes et

*Email: veronique.dasen@unifr.ch

des philosophes, qui énoncent des normes de comportement, répondent les conseils des médecins qui s'intéressent pour des raisons thérapeutiques aux compétences des nourrices et à la qualité de leur lait. La dimension plus quotidienne de ces pratiques est livrée par les sources littéraires, épigraphiques, papyrologiques et iconographiques; le témoignage de l'iconographie est limité, sans doute parce que les nourrices font partie d'un personnel servile qui tend à être occulté dans l'imagerie.

Définition

Alors que la langue grecque désigne la nourrice par deux termes, *tithé*, celle qui allaite, et *trophos*, qui semble plutôt désigner la nourrice "sèche",¹ le latin n'utilise que le terme *nutrix*, dérivé de *nutrire*, "nourrir", qui désigne la mère biologique et mercenaire, ainsi que plus largement la femme qui prodigue des soins à l'enfant sans nécessairement l'allaiter.² Comme en Grèce, ces soins s'étendent sur plusieurs années. À côté d'*assa nutrix*, qui définit la nourrice "sèche", qui n'allait pas ou plus,³ d'autres expressions ont une connotation plus affective, comme *nutricula*, *mamma* ou *mammula*.⁴ Des hommes, qui apparaissent seuls ou aux côtés de nourrices, ont aussi exercé des fonctions nourricières au sens large; ils sont désignés par les termes de *tata*, *tatula*, *nutritor*, *nutritor lactaneus*, et pour l'enfant plus grand d'*educator* (au féminin *educatrix*), *paedagogus* (*paidagogos*), *pedisequus* ou *custos*.⁵

L'enfant et son corps

La façon dont on se représente le corps enfantin explique les particularités des pratiques nourricières de l'époque romaine. Durant toute l'Antiquité classique, on considère que les enfants forment une catégorie distincte des adultes, avec une physiologie et des pathologies spécifiques. Le nouveau-né est défini comme un être à la fois neuf et inachevé, faible et impuissant. La métaphore de la cire décrit la malléabilité de son petit corps régi par le chaud et l'humide. Non seulement sa chair, mais ses os sont mous. Cette conception du corps enfantin amène à procéder dès la naissance à toute une série de soins qui vont perdurer jusqu'au XX^e siècle.

Le premier bain de l'enfant ne relève ainsi pas uniquement d'un souci d'hygiène: il s'agit de le séparer du monde utérin et de l'intégrer au monde des vivants, notamment en l'endurcissant. Le médecin Soranos d'Ephèse (II^e s.) recommande de frotter son corps avec du sel pour resserrer les grains de sa peau trop tendre.⁶ L'emballage qui suit allie efficacité pratique et symbolique. Il permet de protéger et de

¹Voir dans ce volume les articles de Patrizia Birchler Emery et Vinciane Pirenne Delforge.

²Sur ce vocabulaire, Monika Eichenauer, *Untersuchungen zur Arbeitswelt der Frau in der römischen Antike* (Frankfurt am Main, 1988), 246–47.

³Les inscriptions précisent rarement de quelle sorte de *nutrix* il s'agit; Eichenauer, *Untersuchungen zur Arbeitswelt ...*, 280–81, *CIL* VI 27262 (*nutrix lactaria*), VI 29497 (*nutrix assa*).

⁴P. ex. Horace, *Épîtres*, I, 4, 8; *Année épigraphique* 1969–1970, 584 (*nutricula*); Mustio, *Sorani Gynaeciorum uetus translatio latina* (ed. V. Rose, Leipzig, 1882) 20, 89 (*mamma*). *Cunaria* désigne plus spécifiquement celle qui fait dormir le bébé dans le berceau; p. ex. Martial, *Épigrammes*, XI, 39.

⁵Sur le rôle nourricier des hommes, Keith R. Bradley, *Discovering the Roman Family: Studies in Roman Social History* (New York/Oxford, 1991), 37–75 (*educator*, *nutritor*, *nutricius*, *paedagogus*), 76–102 (*tatae* et *mammae*).

⁶*Maladies des femmes*, II, 6a.

modeler un corps encore mou qui risque de se déformer en s'agitant de manière désordonnée. Le type d'emballage diffère selon le sexe de l'enfant; les liens sur les hanches des filles seront relâchés pour que leurs flancs se développent comme il convient à leur futur rôle de mère.⁷ C'est dans le même espoir d'amélioration que l'on procède à des massages qui doivent parfaire le bébé.⁸

La malléabilité du corps infantin va de pair avec celle de son âme, également comparée à une cire vierge où tout va s'imprimer dès les premiers jours. Dans une société où l'acquis, physique et moral, domine sur l'inné, l'apprentissage commence dès la naissance. Plutarque explique ainsi que:

De même que les sceaux s'impriment dans les cires tendres, de même les connaissances acquises marquent leur empreinte dans les âmes des très jeunes enfants, *paidia*.⁹

1. Le point de vue des moralistes: mère ou nourrice?

Le discours des moralistes est sans nuance: il faut que la mère biologique nourrisse elle-même son enfant. Toute autre pratique est dangereuse et synonyme de dégradation morale. L'auteur le plus féroce est Favorinus d'Arles (II^e s.), un philosophe célibataire et sans enfant (il est même, dit-on, eunuque), qui écrit un vibrant plaidoyer pour l'allaitement à la suite d'une visite chez un sénateur dont l'épouse vient d'avoir un enfant; la mère de l'accouchée annonce que le bébé va être confié à une nourrice afin de ménager la jeune femme. La réaction de Favorinus est très violente. Mettre un enfant en nourrice est inadmissible. Il n'hésite pas à comparer les femmes qui font tarir leur lait à celles qui tentent d'avorter, et l'enfant confié à une nourrice à un enfant abandonné par ses parents:

Car lorsque le petit est donné ailleurs, lorsqu'il est éloigné des yeux de sa mère, le chaleureux amour maternel s'éteint graduellement, et un enfant qu'on donne à nourrir à une autre est presque aussi complètement oublié qu'un enfant que la mort a ravi.¹⁰

L'enfant est privé de la nourriture à laquelle il était habitué dans le ventre maternel. Pour les Anciens, le lait est en effet issu du sang menstruel qui nourrit le bébé *in utero*. Détourné, ce sang se transforme en lait après l'accouchement.¹¹ Ce lien intime, d'avant la naissance, explique que les mères nourrissent leurs petits "avec plus de tendresse et de sollicitude, comme si elles les chérissaient de l'intérieur ...", affirme

⁷*Maladies des femmes*, II, 6a. Sur les malformations thoraciques causées par une compression excessive, voir Galien, *De morborum causis* 7 (K. VII, 28); Dina Bacalex, "Responsabilités féminines: sages-femmes, nourrices et mères chez quelques médecins de l'Antiquité et de la Renaissance," *Gesnerus* 62 (2005): 5–32, spéc. 24–31.

⁸*Maladies des femmes*, II, 6a; Danielle Gourevitch, "Comment rendre à sa véritable nature le petit monstre humain?," in *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context: Papers Read at the Congress Held at Leiden University 13–15 April 1992*, I, éd. Ph.J. Van der Eijk, H.F. Horstmanshoff et P.H. Schrijvers (Amsterdam, 1995), 239–60; Susan R. Holman, "Modeled as Wax: Formation and Feeding of the Ancient Newborn," *Helios* 24 (1997): 77–95.

⁹Plutarque, *De l'éducation des enfants*, 5. Voir aussi Tacite, *Dialogue des orateurs*, 29; Juvénal, *Satires*, VII, 237–38.

¹⁰*apud* Aulu-Gelle, *Nuits Attiques* XII, 22; Roberto M. Danese, "Lac humanum fellare. La trasmissione del latte e la linea della generazione," in *Pietas e allattamento filiale. La vicenda l'exemplum l'iconografia, Atti del Colloquio (Urbino, 2–3 maggio 1996)*, dir. R. Raffaelli, R.M. Danese et S. Lanciotti (Urbino, 1997), 39–72.

¹¹Plutarque, *De l'amour des enfants*, 495 E–496A.

Plutarque.¹² Le dévouement des nourrices (*tithai*) et des gouvernantes (*trophoi*) n'est qu'artificiel, ajoute-il. En refusant d'allaiter, la mère interrompt brutalement le processus de formation de l'enfant. Pour Favorinus, la mise en nourrice menace l'équilibre de la structure familiale; la mère perd tout lien affectif avec son enfant qui reporte entièrement son attachement sur une esclave, souvent barbare.

Ces attaques se retrouvent chez les auteurs chrétiens, comme Jean Chrysostome (IV^e s.) qui dénonce l'inconscience des femmes des classes fortunées qui ne s'intéressent qu'à leur plaisir:

Chez les pauvres, la femme est subordonnée et servante, et met au monde un enfant, puis en est elle-même mère et nourrice. Il n'en va pas ainsi chez les riches, mais la femme met au monde un enfant, puis le donne lui-même au dehors, et la fumée de l'orgueil coupe l'affection. Elle enfante, la mère, mais elle n'est pas nourrice. Car elle a honte de devenir nourrice, celle qui est devenue mère.¹³

Mimétisme physique

La mise en nourrice a d'autres conséquences importantes. L'apparence physique de l'enfant peut se modifier, poursuit Favorinus, parce que le lait possède des propriétés analogues à celles du sperme:

Aussi n'a-t-on pas cru sans raison que tout comme la puissance naturelle de la semence a la propriété de façonner les ressemblances du corps et de l'âme, ainsi la nature particulière du lait a la même propriété.¹⁴

Les caprices de la transmission des ressemblances peuvent s'expliquer de cette manière:

C'est ma foi, la raison pour laquelle nous nous étonnons bien souvent que certains enfants de femmes honnêtes se révèlent sans ressemblance ni de l'âme ni du corps avec leurs parents.¹⁵

Tacite célèbre ce temps révolu où une mère "se faisait une gloire de rester chez elle et d'être l'esclave de ses enfants".¹⁶ La famille de Caton l'ancien (II^e s. av. J.-C.) offre le modèle à suivre. En bon père, écrit Plutarque, Caton assistait au bain de son enfant

¹²Plutarque, *De l'éducation des enfants*, 5.

¹³Pseudo-Jean Chrysostome, *Psaume 50, homélie 1* (trad. Migne, *Patrologie Grecque* 55, col. 572). Voir aussi Ambroise, évêque de Milan (IV^e s.), *Hexaemeron* 5, 18: "Plus elles sont riches, plus elles répugnent à allaiter". Eustathe de Thessalonique (XI^e s. apr. J.-C.): "Il y a en effet des mères qui, certes, mettent au monde, mais qui n'assurent pas la nourriture, mais qui pour ainsi dire abandonnent (*ekitheasi*) (leur enfant) aux nourrices" (*in Odyss.* 2, 130–31). Sur ce thème, Joëlle Beaucamp, "L'allaitement: mère ou nourrice?," *Jahrbuch der Oesterreichischen Byzantinistik* 32, no. 2 (= XVI. Internationaler Byzantinistenkongress, Wien, 4–9 Oktober 1981) (1982): 546–59; André-Louis Rey, "Nourrissons byzantins," in *Naissance et petite enfance dans l'Antiquité romaine*, éd. Véronique Dasen (Fribourg/Göttingen, 2004), 363–75.

¹⁴*apud* Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, XII, 14.

¹⁵*apud* Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, XII, 19.

¹⁶*Dialogue des orateurs*, 28. Cf. les vertus des peuples barbares, comme les Celtes (Strabon, *Géographie*, IV, 1, 2 et IV, IV, 3), ou des bergers, opposés à la mollesse des citadins (Varron, *De l'agriculture*, II, 10, 8).

et à son emmaillotement, une tâche accomplie par sa propre épouse et non par une servante. Son épouse allait jusqu'à nourrir les enfants de ses esclaves:

... afin que cette nourriture commune (*suntrophia*) leur inspirât de l'affection pour son fils en même temps que son propre fils, pour que ses frères de lait apprennent à aimer leur jeune maître.¹⁷

Recourir à une nourrice est également dangereux parce que le lait va transmettre non seulement les traits physiques, mais aussi les qualités morales de la nourrice. Favorinus dénonce qu'en tâtant son sein, le bébé s'imprègne d'une culture étrangère transmise par un être de statut inférieur. L'enfant court le risque de voir sa "noblesse" naturelle corrompue par une nourriture abâtardissante.¹⁸

La négligence des parents qui prennent sans réfléchir la première femme disponible est grave, souligne Tacite:

Aujourd'hui, au contraire, aussitôt né, l'enfant est abandonné à je ne sais quelle servante grecque (*Graecula*), à laquelle on adjoint un ou deux esclaves pris au hasard, généralement sans valeur morale et impropres à tout emploi sérieux.¹⁹

Si les propos des moralistes donnent l'impression que toutes les femmes de la bonne société confiaient leur enfant à une nourrice, quelques inscriptions funéraires semblent leur donner raison. Elles précisent, comme une fierté, que la défunte, de condition libre, a été à la fois *mater* et *nutrix*, comme si cela n'allait pas de soi.²⁰ A y regarder de plus près, cependant, la situation semble être plus nuancée: on a pu avoir des nourrices en plus de sa mère. Dans ses *Confessions* (I, 7), Augustin déclare:

J'ai été reçu par les consolations du lait humain. Ce n'est ni ma mère, ni mes nourrices qui s'emplissaient les mamelles; c'est vous Seigneur, qui me donniez par elles l'aliment de la première enfance.

Une inscription de Vérone mentionne aussi une grand-mère nourrice, *avia nutrix*, Postumia Paulina, nourrice de sa petite-fille, Caravasia Faustina; on ne saurait exclure qu'une grand-mère romaine ait encore eu l'âge d'allaiter, même si le mot a pu désigner celle qui s'occupe plus largement de la nourriture, et des fonctions éducatrices en général.²¹

¹⁷Plutarque, *Caton l'ancien*, I, 20, 4–7.

¹⁸*apud* Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, XII, 17.

¹⁹*Dialogue des orateurs*, 28. Voir aussi Favorinus *apud* Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XII, I.

²⁰*CIL* IX 1154 (Cantria Paulla); Bradley, *Discovering...*, 15, no. 7; *CIL* IX 4864 (Halicia Severa); Bradley, *Discovering...*, 15, no. 13. Voir aussi l'inscription funéraire de Rubria Festa, *Année Epigraphique* 1995, 1793; Mireille Corbier, "La petite enfance à Rome: lois, normes, pratiques individuelles et collectives," *Annales Histoire, Sciences sociales* 54 (1999): 1257–290, spéc. 1274–75.

²¹*CIL* V, 3710; Bradley, *Discovering...*, 15, no. 2. Sur l'allaitement par les grand-mères, cf. Marie-France Morel, "De quelques allaitements "extra-ordinaires" dans l'histoire occidentale," in *Allaitements en marge*, éd. Doris Bonnet *et al.* (Paris, 2002), 146–51. Sur les grand-mères, voir Nathalie Baills, "Stèles épigraphiques dédiées aux enfants en bas âge," in *Maternité et petite enfance dans l'Antiquité romaine*, dir. D. Gourevitch, A. Moirin, et N. Rouquet (Bourges, 2003), 126–27.

2. Le point de vue du médecin

Les médecins antiques sont tolérants et ne font pas de l'allaitement un principe moral. Tous reconnaissent que le lait maternel est en principe le meilleur aliment qui convienne à l'enfant, mais ils admettent que la mère soit remplacée par une autre femme si elle n'est pas capable de le nourrir. Soranos montre beaucoup de compréhension pour la fatigue que cause l'allaitement et l'anxiété de vieillir précocement. Il encourage le recours à une nourrice car la mère se rétablira plus vite, et pourra plus rapidement concevoir à nouveau. Contrairement à Tacite, qui associe la vigueur des petits Germains au fait qu'ils sont nourris par leur propre mère, Soranos affirme que le bébé sera plus résistant "s'il est mis au monde par une femme et nourri par une autre", car "il profitera d'un lait plus abondant".²² Cependant d'autres médecins, comme Damastès, sont d'avis "que si la nature a prévu une production immédiate du lait, c'est pour que le nouveau-né ait d'emblée sa nourriture"²³, comme le prouve le fait que le nouveau-né sait spontanément téter au sein.²⁴

La nourrice idéale

Tout le monde s'accorde sur le fait que le lait joue un rôle primordial dans le bon développement de l'enfant et que le choix de la nourrice ne doit pas être laissé au hasard. Ses principales qualités suivent des règles simples. Elle doit être "ni trop jeune, ni trop vieille", avec de l'expérience,²⁵ et en bonne santé, afin de ne pas transmettre de maladies à l'enfant.²⁶ Oribase suit l'avis de Mnésithée (IV^e s. av. J.-C.) qui estime qu'elle doit avoir "une grande taille, la poitrine bien développée" et une certaine corpulence.²⁷ L'indication de la grande taille trouve différentes explications selon les auteurs. Pline l'Ancien explique que "le lait des gros animaux et des femmes de grande taille se digère le plus facilement", tandis que Soranos estime que ce lait sera plus nourrissant.²⁸ Tout excès est cependant à éviter: si les seins de la nourrice sont trop gros, ils produisent plus de lait qu'il n'en faut, et le lait non consommé risque de se gâter.²⁹ De gros seins sont aussi dangereux, ajoute Soranos, parce qu'ils risquent d'assommer le nourrisson en retombant sur lui; l'idéal sera d'avoir une nourrice aux seins de volume moyen, avec un teint bien coloré, car "les vaisseaux qui portent la substance aux mamelles sont plus larges, ce qui rend le lait plus abondant".³⁰

Son régime est réglementé afin qu'elle produise le meilleur lait. Les aliments qui pourraient lui donner un goût trop fort et désagréable, comme les poireaux ou l'ail, sont proscrits. La nourrice ne doit pas se fatiguer, ce qui le tarirait, ni rester oisive, ce qui l'épaissirait et le rendrait indigeste. Des exercices physiques modérés sont

²²Tacite, *La Germanie*, 20, 1; Soranos, *Des maladies des femmes*, II, 7.

²³Soranos, *Des maladies des femmes* II, 7.

²⁴Galien, *De sanitate tuenda* I, 7 (K. VI, 36).

²⁵Entre 20 et 40 ans, dit Soranos, entre 25 et 35 ans selon Galien et Oribase, *Livres incertains*, 13, 1–2 (Dar. III 120). Sur ces critères, Danielle Gourevitch, *Le mal d'être femme. La femme et la médecine à Rome* (Paris, 1984), 239–55. Voir aussi Christine Hummel, *Das Kind und seine Krankheiten in der griechischen Medizin. Von Aretaios bis Johannes Actuarius (1. bis 14. Jahrhundert)*, (Frankfurt am Main etc., 1999).

²⁶Oribase, *Livres incertains*, 13, 1 (Dar. III 120).

²⁷Oribase, *Livres incertains*, 15, 2 (Dar. III 130).

²⁸*Histoire naturelle* XXVIII, 123; Soranos, *Maladies des femmes*, II, 8.

²⁹Oribase, *Livres incertains*, 13, 3 (Dar. III 121).

³⁰Soranos, *Maladies des femmes*, II, 8.

recommandés afin d’attirer les substances nutritives vers le haut du corps: jeux de balle et haltères pour les plus favorisées, rame et travaux ménagers pour les autres.³¹

Le sevrage semble commencer vers six mois avec la pousse des dents et l’introduction d’aliments solides et se terminer vers deux ou trois ans.³² Tous les enfants n’abandonnaient pas facilement le sein de leur nourrice, tel le philosophe alexandrin Plotin:

Il allait trouver sa nourrice, bien qu’il se rendit déjà chez le maître d’école, parvenu jusqu’à la huitième année de son âge, et il lui découvrait les seins dans son envie de têter; mais s’étant un jour entendu dire qu’il était un enfant vicieux, il eut honte et s’en abstint.³³

Les contrats de nourrices conservés sur des papyrus d’Égypte romaine éclairent les pratiques d’un autre milieu que celui de l’élite.³⁴ Les nourrissons y sont soit de petits esclaves séparés de leur mère, soit des enfants trouvés que l’on fait élever par une nourrice avant de les reprendre pour en faire des esclaves. Dans les deux cas, les bébés sont placés à l’extérieur, contrairement aux enfants de l’élite qui ont une nourrice à domicile.

Les papyrus nous apprennent que les nourrices étaient engagées pour une période variant entre six mois et trois ans. Leur mode de vie est strictement réglé. Une nourrice s’engage à donner “son propre lait”, ce qui sous-entend qu’elle pourrait être tentée de recourir à du lait animal,³⁵ voire à celui d’une autre femme. Elle s’engage aussi à ne nourrir qu’un enfant, ce qui implique que le sien devrait être sevré. Nous verrons plus loin que cette exigence n’est pas absolue puisque des auteurs médicaux souhaitent qu’elle ait un enfant du même âge, voire du même sexe que celui qu’elle allaite, et que de nombreux documents témoignent de l’existence de frères et sœurs de lait.

Les contrats ajoutent souvent que la nourrice doit s’abstenir de toute relation sexuelle. Les auteurs médicaux expliquent que les rapports sexuels provoquent le retour du flux menstruel; le lait ne conserve pas sa bonne odeur et se gâte. Si la nourrice tombe enceinte, le sang menstruel est consacré prioritairement au fœtus au lieu de se transformer en lait:

Le sang contenu dans les veines est la source commune aussi bien du lait que des règles. Si le sang se porte vers l’un des deux organes, l’autre devient sec.³⁶

³¹Soranos, *Maladies des femmes*, II, 10; Oribase, *Livres incertains* 13, 20–21 (Dar. III, 125).

³²Soranos, *Maladies des femmes*, II, 17. Jusqu’à trois ans: Galien, *De sanitate tuenda* I, 9 (K. VI 45) et Oribase, *Livres incertains* 14 (Dar. III, 128).

³³Porphyre, *Vie de Plotin*, 3 (trad. L. Brisson et al., Paris: Vrin, 1992).

³⁴Gourevitch, *Le mal d’être femme*, 255–58; Mariadele Manca Masciadri, Orsolina Montevecchi, *I contratti di balatico* (Milano, 1984). Voir p. ex. *Vivre en Égypte gréco-romaine: une sélection de papyrus*, dir. Paul Schubert (Vevey, 2000), 56–8 (BGU IV 1058).

³⁵Sur l’usage de biberons, Danielle Gourevitch, “L’alimentation artificielle du petit enfant dans l’Antiquité classique,” in *Les biberons du docteur Dufour* (Musées municipaux de Fécamp), (Fécamp, 1997), 13–18; Nadine Rouquet, “Biberons, les tire-lait ou les tribulations d’une tubulure,” in *Maternité et petite enfance dans l’Antiquité romaine*, 171–78.

³⁶Galien cité par Oribase *Livres incertains* 16, 9–10 (Dar. III 136). Voir aussi Soranos, *Maladies des femmes*, II, 8; Galien, *De sanitate tuenda* I, 9 (K. VI 45–46); Oribase, *Livres incertains*, 14, 3 (Dar. III 129); Mnésithée, *ibid.*, 15 (Dar. III 130). Les Anciens ont pourtant observé l’effet contraceptif de l’allaitement; p. ex. Aristote, *Génération des animaux* IV, 8, 776a; *Histoire des animaux* VII, 11. Sur l’effet corrupteur du sperme, cf. Françoise Héritier, *Masculin/féminin. La pensée de la différence* (Paris, 1996), 153–64.

Mimétisme physique et moral

Les auteurs médicaux laissent entrevoir les traces de la croyance en une influence directe du lait sur le développement physique de l'enfant. Mnésithée souhaite ainsi qu'on engage des proches ou des parentes, ou à défaut des femmes qui ressemblent physiquement à la mère, peut-être pour limiter tout risque d'influence sur les ressemblances familiales de l'enfant.³⁷

Le lait de la nourrice pourrait aussi agir sur le développement sexuel de l'enfant. Mnésithée ajoute qu'il faudrait que le dernier enfant de la nourrice "soit du même âge et du même sexe que celui de la mère".³⁸ L'enfant risquerait-il d'être masculinisé ou féminisé par le lait produit pour un garçon ou une fille? Soranos rapporte cette idée pour la rejeter:

Selon certains, la femme qui va nourrir un garçon doit avoir eu elle-même un garçon, celle qui va nourrir une fille doit avoir eu une fille; pareils avis ne méritent pas l'attention, car ceux qui les donnent ne remarquent pas que les mères de jumeaux les nourrissent tous deux d'un même lait, même si l'un est un garçon, l'autre une fille.³⁹

Est-ce pour limiter l'influence physique et morale de la nourrice sur l'enfant que l'on conseille d'en prendre plusieurs? "Chez les gens riches, il faut qu'il y en ait plus d'une", conseille Galien.⁴⁰ La justification officielle n'aborde la question que d'un point de vue pratique:

Il est dangereux qu'un nourrisson s'habitue à une seule femme, puisque celle-ci peut tomber malade et mourir, auquel cas le changement de lait, en dérangeant l'enfant, risque de le faire souffrir, et même s'il refuse absolument le nouveau lait, le faire périr de faim.⁴¹

Soigner – ou rendre malade – par le lait

Le lait a une influence directe sur la santé de l'enfant: il peut le rendre malade ou le soigner. La responsabilité de nombreuses pathologies lui est attribuée (éruptions cutanées, aphtes...). Un lait "insalubre, échauffé et bilieux" cause des pierres vésicales chez le tout-petit, explique le traité hippocratique *Des airs, eaux, lieux*.⁴² Les conséquences néfastes de l'alcoolisme sont souvent citées. Une bonne nourrice doit être sobre, car le vin corrompt le lait et passe chez le nourrisson qui s'engourdit ou risque d'être "pris de tremblements, d'apoplexie ou de convulsions".⁴³ A l'inverse, quand l'enfant est malade, il recevra le traitement approprié par le lait de la nourrice

³⁷ *apud* Oribase, *Lib.inc.* 15, 7 (Dar. III 130).

³⁸ *apud* Oribase, *Lib.inc.* 15, 6 (Dar. III 130).

³⁹ *Des maladies des femmes*, II, 8. L'idée que les qualités du lait diffèrent selon le sexe du nouveau-né est très ancienne. P. ex. Thierry Bardinot, *Les papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique* (Paris, 1995), 226, P. Ebers 111 (26, 4–7).

⁴⁰ Galien *apud* Oribase, *Livres incertains* 16, 3 (Dar. III 135).

⁴¹ Soranos II, 9. Voir aussi Mustio, *Sorani Gynaeciorum uetus translatio latina*, 93. La recommandation se trouve déjà chez Platon, *Politique*, 460 d.

⁴² *Des airs, eaux, lieux* 9 (Littré II, 40). Janine Bertier, "La médecine des enfants à l'époque impériale," in *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* 37, no. 3 (Berlin/New York, 1996): 2179–185.

⁴³ Soranos, *Maladie des femmes*, I, 8 (19). Voir aussi Oribase, *Livres incertains* 13 (Dar. III 123). Voir aussi Aristote, *Histoire des animaux* VII, 12; *Du sommeil et de la veille*, 3, 457a14–17.

dont il faut modifier les propriétés. La nourrice doit se prêter à l'ensemble de la thérapie, médicaments, régime et exercices inclus:

Si le nourrisson reste longtemps sans évacuer de selles, nous donnons à la nourrice un régime laxatif. En général, tant que le nourrisson est au lait, nous faisons suivre à la nourrice un régime en rapport avec la maladie de l'enfant.⁴⁴

La nourrice en bonne santé est censée ne pas être affectée par le produit dosé de manière proportionnée. Même l'épilepsie peut être traitée de cette manière, explique Célius Aurélien.⁴⁵

3. Interculturalité et stratégies sociales

Les inscriptions funéraires mentionnent parfois les qualités de la nourrice défunte. À l'exception de l'épithète de la nourrice de L. Valerius Stachyus, "douce comme le miel" (*CIL* VI 28120), le vocabulaire utilisé est conventionnel. L'adjectif le plus fréquent est *optima*, "excellente, remarquable", telles Pumidia Attica, et Julia Pistrix.⁴⁶ Des textes nous permettent de préciser les attentes et les critères de sélection des parents. Les auteurs anciens mettent en valeur différents défauts ou qualités selon la provenance ethnique de l'esclave. Un premier ensemble de femmes, essentiellement des Thraces et des Égyptiennes, semblent avoir été recherchées pour leur attachement "naturel" envers les enfants.⁴⁷ Les nourrices thraces étaient déjà très appréciées en Grèce classique pour leurs qualités tant morales que physiques; on les disait vigoureuses, fidèles et dévouées.⁴⁸ On notera qu'à Rome les Gauloises avaient une réputation similaire. Dans sa *Géographie*, Strabon vante leur fécondité alliée à leur talent remarquable de nourrice.⁴⁹ Selon Tacite, les femmes des Germains avaient aussi un instinct naturel non corrompu qui devrait servir d'exemple aux Romaines:

Chaque mère nourrit ses enfants au sein, et elles ne chargent pas de cela des servantes ou des nourrices.⁵⁰

⁴⁴Soranos, *Maladies des femmes*, II, 24. Voir aussi Celse, *De medicina*, V, 28, 15D; VI, 11, 4. Philippe Mudry, "Non pueri sicut viri. Petit aperçu de pédiatrie romaine," in *Naissance et petite enfance dans l'Antiquité romaine*, éd. Véronique Dasen (Fribourg/Göttingen, 2004), 451–62.

⁴⁵P. ex. Célius Aurélien, *Des maladies chroniques*, I, 4. Bertier, "La médecine des enfants," 2199.

⁴⁶*CIL* VI 35037 (Pumidia Attica); Eichenauer, *Untersuchungen zur Arbeitswelt...*, 282. *CIL* VIII 2889 (Julia Pistrix); Bradley, *Discovering the Roman Family...*, 16, no. 46. *Idem CIL* XII 312.

⁴⁷Mnésithée *apud* Oribase, *Livres incertains* 15 (Dar. III 129).

⁴⁸Hilde Rühfel, "Ammen und Kinderfrauen im klassischen Athen," *Antike Welt* 19, no. 4 (1988): 43–57, spéc. 44–45 (n. 41: les noms de nourrices sur les inscriptions funéraires grecques signalent encore d'autres provenances: Phrygie, Macédoine et Cilicie); Harald Schulze, *Ammen und Pädogogen. Sklavinnen und Sklaven als Erzieher in der antiken Kunst und Gesellschaft* (Mainz am Rhein, 1998), spéc. 64–76 (Thraces); Angeliki Kosmopoulou, "'Working Women': Female Professionals on Classical Attic Gravestones," *Annual of the British School at Athens* 96 (2001): 281–319, spéc. 304–05, cat. N1–12. Voir l'article de Patrizia Birchler Emery dans ce volume.

⁴⁹*Géographie* IV.1.2, IV.4.3.

⁵⁰Tacite, *La Germanie*, 20, 1.

Les auteurs médicaux ne précisent pas ce qui faisait les qualités spécifiques des Égyptiennes, mais d'autres sources nous apprennent qu'elles avaient la réputation d'être particulièrement prolifiques,⁵¹ et que leur peuple avait un amour proverbial des enfants. "Les Égyptiens élèvent tous les enfants qui leur naissent", s'étonne Strabon, qui connaît la pratique de l'exposition chez les Grecs et les Romains.⁵² Quelques inscriptions funéraires semblent signaler leur présence à Rome comme nourrices.⁵³ Les femmes orientales n'avaient cependant pas que des qualités. Soranos dénonce la brusquerie des Syriennes qui ont la mauvaise habitude d'arracher les croûtes des aphtes de la bouche du bébé au moyen d'un cheveu enroulé autour du doigt, ce qui ne fait qu'empirer leur mal.⁵⁴

Les compétences recherchées ne se limitent pas aux soins nourriciers proprement dits. Les Grecques constituent un deuxième groupe de femmes qui servent les stratégies sociales de l'élite. Les auteurs de l'époque romaine ne parlent pas des qualités que les Athéniens appréciaient chez les Laconiennes. Plutarque raconte qu'elles savaient endurcir physiquement et moralement les enfants dès leur plus jeune âge, et qu'Amycla, la nourrice d'Alcibiade, venait pour cette raison de Sparte.⁵⁵ Les Romains n'évoquent pas cette éducation propre pourtant à séduire les nostalgiques du bon vieux temps républicain. La principale qualité de la nourrice grecque est liée à d'autres enjeux. Son bien le plus précieux est sa langue, affirme Soranos:

L'idéal, ce sera une Grecque, et elle aimera la propreté, une Grecque pour que le nourrisson s'habitue avec elle à la plus belle des langues.⁵⁶

Cet attrait s'explique par l'importance accordée aux compétences linguistiques qui doivent assurer l'avenir du jeune citoyen. Dans le milieu de l'élite, l'éducation du jeune Romain est bilingue, car tout lettré se doit de savoir le grec.⁵⁷ L'idéal n'est-il donc pas que son apprentissage commence au sein de sa nourrice? Mais encore faut-il que l'élocution de la nourrice soit bonne. A Rome, les carrières se construisent grâce à la maîtrise de l'art rhétorique. Tout fils est un "orateur en espérance", explique Quintilien, et il faut se soucier dès le début de la formation de son langage afin que son éloquence se développe harmonieusement:

Avant tout, que les nourrices ne parlent pas une langue incorrecte (*uitiosus sermo*)... A vrai dire, c'est leur moralité qui, indubitablement, doit entrer avant tout en ligne de compte, mais il faut aussi cependant qu'elles parlent correctement. Ce sont elles que l'enfant entendra en premier lieu; c'est leur vocabulaire qu'il s'efforcera de reproduire

⁵¹Cf. Aristote, *Histoire des animaux*, 7.4.584b: "La plupart du temps et dans la plupart des pays, les femmes mettent au monde un seul enfant, mais souvent aussi et dans bien des endroits elles ont des jumeaux, par exemple en Égypte." Sur ce *topos*, Véronique Dasen, *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine* (Kilchberg, 2005), 45–46.

⁵²*Géographie*, 17, 2, 53.

⁵³Quelques nourrices égyptiennes peuvent être repérées dans les inscriptions funéraires de Rome, telles Arruntia Cleopatra (*CIL* VI 5939), ou Naevia Cleopatra (*CIL* VI 12299), si leur nom ne fut pas inventé par leurs maîtres; Keith R. Bradley, "Wet-Nursing at Rome: a Study in Social Relations," in *The Family in Ancient Rome: New Perspectives*, éd. Beryl Rawson (London, 1986), 201–29, nos. 8 et 27.

⁵⁴Soranos, *Maladies des femmes*, II, 21.

⁵⁵Plutarque, *Vie de Lycurgue*, 16, 4.

⁵⁶Soranos, *Des maladies des femmes*, II, 8.

⁵⁷Henri-Irénée Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* (Paris, 1948), 374–88.

et d'imiter, et, par nature, nous gardons de façon très tenace les impressions rudimentaires de notre enfance.... Donc que l'enfant ne s'accoutume pas, même quand il ne parle pas encore, à un langage qu'il faudra désapprendre.⁵⁸

C'est en écoutant que le jeune enfant apprend, ajoute Quintilien, et son oreille pourrait être négativement influencée par "une voix grêle de femme".⁵⁹ Plus tard, la tâche du maître sera de corriger tous ses défauts de prononciation et de veiller à la bonne articulation des mots.⁶⁰ Il est donc essentiel qu'aucune mauvaise habitude ne se prenne dans la petite enfance, quand tout s'imprime comme dans une cire vierge. Le rôle de la mère dans l'apprentissage du langage est également important.⁶¹

Nous pouvons lire les lettres de Cornélie, mère des Gracques: il en résulte avec évidence que ses fils ont été formés moins avec les tendres attentions que par le pur langage de leur mère.⁶²

À côté de la langue, cependant, les nourrices transmettent un bagage culturel parfois jugé suspect car il véhicule des croyances qui échappent au contrôle des parents. De nombreux auteurs font allusion avec méfiance aux histoires que les femmes racontent aux enfants. Ces "mots caressants" qu'une tendre nourrice chuchote⁶³ ou chantonne pour faire s'endormir les petits⁶⁴ ne sont pas innocents. Tacite craint que ces "contes et superstitions" ne corrompent leur esprit neuf,⁶⁵ mais Strabon leur reconnaît une valeur éducative.⁶⁶ Quintilien y voit une étape utile dans l'apprentissage du jeune enfant; le grammairien devra ainsi apprendre aux élèves "les fables d'Esopé, qui viennent après les contes des jeunes nourrices (*fabulis nutricularum*), en un langage pur qui ne se guinde pas au-delà de la mesure".⁶⁷

4. La reconnaissance sociale du travail nourricier

Contrairement à d'autres sociétés, où le travail de garde des enfants n'a pas reçu de véritable reconnaissance, à Rome, comme en Grèce, de nombreux documents témoignent des liens affectifs qui pouvaient s'établir entre la nourrice et son nourrisson. À la fin du III^e siècle, la nourrice Severina fit ainsi élever un monument funéraire remarquable pour l'enfant dont elle avait la charge; les côtés de la stèle la représentent dans deux attitudes familières, donnant le sein au bébé, et penchée sur son berceau en osier

⁵⁸*Institution oratoire*, I, 1, 3–4.

⁵⁹*Institution oratoire*, I, 11, 1 et I, 12, 12.

⁶⁰*Institution oratoire*, I, 11, 4.

⁶¹Sandrine Bueche, "Vox, conditio sine qua non...", in *Langages et métaphores du corps*, dir. Véronique Dasen et Jérôme Wilgaux (Rennes, 2008), 107–17.

⁶²Cicéron, *Brutus*, 58.

⁶³Lucrèce, *De la nature*, V, 230.

⁶⁴Ausone, *Lettres*, XVI, 90–91.

⁶⁵Tacite, *Dialogue des orateurs*, 29. Voir aussi Plutarque, *De l'éducation des enfants*, 5: "Le divin Platon tombe juste, me semble-t-il, en conseillant aux nourrices de ne pas même raconter aux tout jeunes enfants le premier conte venu, afin que leurs âmes n'aillent point se remplir d'emblée de folie et de corruption."

⁶⁶Strabon, *Géographie*, I, 2, 8: les histoires de Lamia et d'autres figures effrayantes écartent les enfants du mal.

⁶⁷*Institution oratoire*, I, 9, 2. Sur leur valeur éducative, écartant les enfants du mal. Sur les contes de nourrices, voir Eichenauer, *Untersuchungen zur Arbeitswelt...*, 260–61.

(Figure 1).⁶⁸ Les représentations de déesses-mères allaitant un ou deux bébés semblent aussi traduire l'idéal d'une relation nourricière élargie qui n'est pas exclusivement maternelle (Figure 2).⁶⁹

La parenté basée sur le lait, et plus largement sur les rapports créés par le partage de la nourriture,⁷⁰ peut perdurer au-delà de l'enfance, même si le nourricier est de statut inférieur, esclave ou affranchi. Un mode de reconnaissance est l'affranchissement, comme en témoigne l'épigraphie. Dans les inscriptions, seule une petite minorité de nourrices sont encore esclaves; les noms des autres montrent qu'il s'agit d'affranchies portant le gentilice de la famille de leur nourrisson, comme Aufidia Felicula, nourrice et affranchie de Sextus Aufidius Marius.⁷¹ Le droit romain reconnaît une place particulière à ce type de relation, et stipule qu'avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans, un maître peut affranchir son pédagogue, sa nourrice et son frère de lait.⁷² Dans les inscriptions funéraires, elles figurent souvent parmi les membres de la famille, comme Flavia Nais, citée après le grand-père et le père de Flavius Gamus, mort à l'âge



Figure 1. Stèle en calcaire, Cologne, Römisch-Germanisches Museum 74414. D'après Andrea Rottloff, *Lebensbilder römischer Frauen* (Mainz am Rhein, 2006), fig. 4. © Römisch-Germanisches Museum/Rheinisches Bildarchiv Köln. Used with permission.

⁶⁸Stèle en calcaire, Cologne, Römisch-Germanisches Museum 74414; Gérard Coulon, *L'enfant en Gaule romaine* (Paris, 2004), 48 (fig.) et 52 (fig.); Andrea Rottloff, *Lebensbilder römischer Frauen* (Mainz am Rhein, 2006), 16–17, fig. 4.

⁶⁹Statuette en terre cuite (IIe s. apr. J.-C.), de la nécropole du Champ de l'Image. Saint-Marcel, Musée d'Argentomagus 74.7; Véronique Dasen, "A propos de deux fragments de *Deae nutrices* à Avenches: Déesses-mères et jumeaux dans le monde italique et gallo-romain," *Bulletin de l'Association Pro Aventico* 39 (1997): 125–40; ead., *Jumeaux, jumelles...*, 246–48, fig. 175.

⁷⁰Voir le riche dossier autour de la notion d'*alumnus*; Jane Bellemore et Beryl Rawson, "Alumni: the Italian Evidence," *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 83 (1990): 1–19; Hanne S. Nielsen, "Interpreting Epithets in Roman Epitaphs," in *The Roman Family in Italy: Status, Sentiment, Space*, éd. Beryl Rawson et Paul Weaver (Canberra/Oxford 1997), 169–204; Corbier, "La petite enfance à Rome," 1280–1283; ead., "Adoptés et nourris," in *Adoption et fosterage*, dir. M. Corbier (Paris, 1999), 28–29; Hanna S. Nielsen, "Quasi-Kin, Quasi-Adoption and the Roman Family," in Corbier, *Adoption et fosterage*, 249–62.

⁷¹*CIL* XIII 2104; Bradley, *Discovering...*, 16, no. 44.

⁷²Ulpian, *Digeste*, 40, 2, 13.

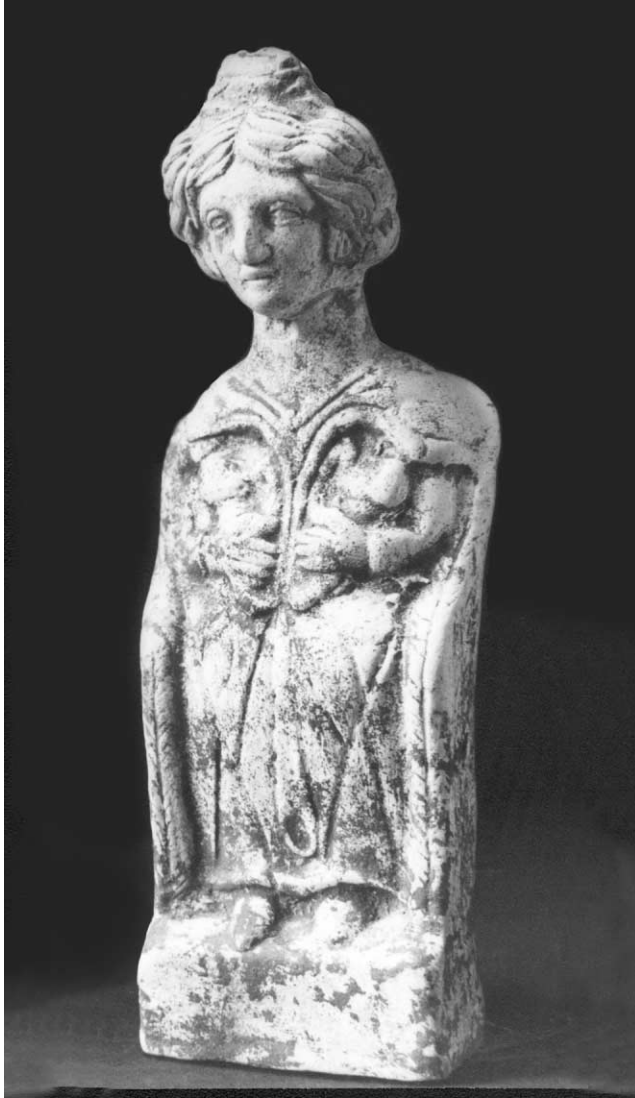


Figure 2. Statuette en terre cuite (IIe s. apr. J.-C.), de la nécropole du Champ de l'Image. Saint-Marcel, Musée d'Argentomagus 74.7. D'après V. Dasen, *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine* (Kilchberg, 2005), fig. 175. Used with permission.

de treize ans, qui avait peut-être déjà perdu sa mère qui n'est pas mentionnée dans l'inscription.⁷³ Comme dans le monde grec, ces femmes semblent être restées au service de l'enfant jusqu'à son adolescence et même bien au-delà. L'inscription funéraire de Marcus Fabius Stabilius donne le nom de sa nourrice, Fabia Rustica, après ceux de son père, sa fille et son épouse.⁷⁴ D'autres nourrices reçoivent une épitaphe

⁷³CIL VI 18073; Eichenauer, *Untersuchungen zur Arbeitswelt...*, 279. Voir aussi CIL VI 7741 (le père, la mère, la nourrice de la petite Pompeia Thallia morte à onze ans).

⁷⁴CIL XII 4797; Coulon, *L'enfant en Gaule romaine*, 59.

qui rend hommage à leur attachement; Iunius Silvanus érigea ainsi une stèle à Iunia Glaphyra, sa “très chère” nourrice, *karissima nutrix* (CIL VI 20883).⁷⁵

La mise en nourrice n’était pas réservée aux familles aisées, comme le montrent les contrats d’Égypte romaine. On la retrouve dans toutes les couches de la population, en Italie et dans les provinces. Claudius Protamachus et Claudia Damalis, deux affranchis, avaient ainsi une esclave grecque, Aphrodisia, comme nourrice (*mamma*) pour leur petite “Silvia (qui) vécut trois ans, deux mois et neuf jours”.⁷⁶ Les enfants d’esclaves semblent avoir été retirés à leur mère pour être confiés à une des esclaves de la maisonnée en charge de les élever. Sur l’épithète de la petite Athénais, morte à un peu plus d’un an, ne figure pas le nom de sa mère, mais ceux de proches, tous de statut servile comme elle: sa nourrice Hilara, son père Eutyclus et un certain Thesmus dont le lien de parenté n’est pas précisé.⁷⁷

Des liens pouvaient perdurer entre les frères et sœurs de lait (*collocatus*, *collocatus*). Plusieurs inscriptions unissent la mémoire d’un nourrisson et de son frère de lait de différent statut, libre ou esclave. Le souvenir du petit Mercurialis, mort à un an, cinq mois et 22 jours est ainsi conservé par le modeste monument funéraire élevé par Léda, sa nourrice grecque, et Chrysopaes, son frère de lait, *collocatus*, sans doute tous de statut servile.⁷⁸ Quand le nourrisson appartient à une famille de l’élite, ses frères et sœurs de lait le rappellent avec fierté. Les inscriptions mentionnent les liens existant avec une famille aisée, même si l’enfant de la nourrice est décédé très jeune. Mort à l’âge de quatre ans, le petit Atticus, fils de la nourrice Stacte, était le frère de lait du fils de Sisenna Statilius Taurus, consul en 16 apr. J.-C.⁷⁹ De même, “Communio, *verna* d’Antonia Augusta qui vécut deux ans et dix mois” était le frère de lait de Drusus, fils de Blandus, l’époux de Julia, la petite-fille de Tibère;⁸⁰ le terme *verna* indique qu’il est né esclave dans la *domus* d’Antonia Augusta, et que sa mère fut probablement transférée avec lui dans la *domus* de Julia pour y nourrir le petit Drusus.

En guise de conclusion, on observe à Rome un phénomène paradoxal que l’on retrouve dans le monde occidental à différentes époques: les enfants sont confiés à des personnes de statut inférieur mais dont on attend des compétences particulières, souvent associées à une provenance étrangère. Ces qualités renvoient à la représentation que l’on se fait des besoins de l’enfant; les Thraces, les Gauloises ou les Égyptiennes sauront ainsi les choyer et les protéger, les Grecques leur apprendre à bien parler une langue utile. Contrairement à d’autres périodes historiques, ce travail a pu trouver une reconnaissance par le biais de l’affranchissement.

Beaucoup de questions restent ouvertes, car nos informations sont socialement biaisées. Si le recours aux nourrices a touché toute la population, il semble que seule la classe aisée ait orienté ses choix en fonction de stratégies sociales.

⁷⁵Eichenauer, *Untersuchungen zur Arbeitswelt...*, 279. Voir aussi p. ex. CIL X 2185, 2669; X 7038. Les exemples de Gaule romaine sont nombreux; Coulon, *L’enfant en Gaule romaine*, 59. Sur l’âge au décès des nourrices, voir le tableau de Bradley, *Discovering the Roman Family*, 22, table 2.3.

⁷⁶CIL VI 2, 36353; Baills, “Stèles épigraphiques,” note 34. Sur l’existence de *tatae* ou *tatulae* aux côtés des nourrices, Bradley, *Discovering...*, 76–102.

⁷⁷CIL VI 12600; Bradley, “Wet-Nursing at Rome,” 208, no. 29.

⁷⁸CIL XIII 4, 11397; Baills, “Stèles épigraphiques,” 127.

⁷⁹CIL VI 6324; Eichenauer, *Untersuchungen zur Arbeitswelt...*, 275.

⁸⁰CIL VI 16057; Corbier, “La petite enfance à Rome,” 1284; Beryl Rawson, “Circulation of Staff Between Roman Households,” *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 151 (2005): 223–24.

Comment expliquer le phénomène de la mise en nourrices dans le monde romain? Les réponses sont contrastées. Longtemps les historiens ont repris le point de vue des moralistes antiques en avançant des raisons de coquetterie et d'égoïsme. L'omniprésence de la mort n'a cependant pas nécessairement diminué l'investissement affectif des parents.⁸¹ On peut envisager autrement cette pratique en interprétant la mise en nourrice comme un reflet de la structure de la famille romaine: le taux de mortalité maternel y est élevé, les femmes craignent pour leur santé; de plus, quand le couple divorce, l'enfant reste souvent dans la famille paternelle. Loin de diminuer l'attachement, l'anxiété de la mortalité a pu au contraire stimuler l'investissement affectif et se traduire par le souci de donner le meilleur à l'enfant, en lui procurant une, voire plusieurs nourrices.

Notes on contributor

Véronique Dasen is associate professor of classical archaeology at the University of Fribourg (Suisse). Her researches focus on the history of motherhood and childhood, the history of the body, ancient medicine and magic. She is the author of *Dwarfs in Ancient Egypt and Greece* (Oxford, 1993); *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine* (Kilchberg, 2005); *La médecine dans l'Antiquité grecque et romaine*, with H. King (Lausanne, 2008). She has edited several books relating to childhood: *Naître en 2001. Regards croisés sur la naissance et la petite enfance* (Fribourg, 2002); *Naissance et petite enfance dans l'Antiquité* (Fribourg/Göttingen, 2004); *L'embryon humain à travers l'histoire. Images, savoirs et rites* (Gollion, 2007); and *Children, Memory, and Family Identity in Roman Culture*, with Th. Späth (Oxford, in press).

⁸¹Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien Régime* (Paris, 1960); Lawrence Stone, *The Family, Sex and Marriage in England 1500–1800* (London, 1977). Sur le monde romain, voir p. ex. Keith R. Bradley, "Wet-Nursing at Rome". *Contra* p. ex. Beryl Rawson, *Children and Childhood in Roman Italy* (Oxford, 2003), 124.